



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.

Costume de Bal champêtre robe de Mousseline garnie de volans Brodés et de fleurs. Cassire de jeune personne exécutée par M. Ferdinand Croiset, rue de l'Odéon



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. . . . . 9 fr.  
pour six mois . . . . . 18  
pour l'année. . . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

Simple et sans art, belle sans imposture,  
Son teint naïf brillait de ses couleurs;  
Ses seuls appas composaient sa parure,  
Et ses cheveux, bouclés à l'aventure,  
Flottaient au vent, sous un chapeau de fleurs.

BERNARD.

TELLE nous apparut la jeune et gentille Estelle dans une de ces fêtes champêtres, dans ces fêtes où l'on rencontre, hors



la simplicité villageoise, tout ce qui peut charmer l'imagination et enchanter la vue. La jeune Estelle avait, dans ses yeux séduisants, *cette candeur, cette vérité pure et ce regard innocent et malin...* Mais la jeune personne, bien qu'agée de seize ans, avait déjà beaucoup lu, et

Quiconque a beaucoup lu  
Peut avoir beaucoup retenu;

Estelle avait quelques légères notions du cœur humain; elle savait fort bien citer à propos des passages de nos plus fameux philosophes; elle se rappelait parfaitement, entre autres, que J.-J. Rousseau, ce savant expert dans l'art de découvrir les secrets les plus cachés de l'ame, avait avancé un axiôme qu'Estelle crut dès-lors devoir toujours mettre en pratique; rappelons-nous bien, se disait-elle, en disposant sa jolie toilette, rappelons-nous que

La bergère un peu coquette  
Rend le berger plus constant....

et tout en fredonnant cet ingénieux refrain, elle préparait une robe en légère mousseline, dont elle embellissait la garniture par des bouquets de bleuets et d'épis, parsemés çà et là. Un corsage demi-guimpe dessinait les contours de sa taille, et couvrait assez la poitrine pour dispenser d'adopter un collet ou un fichu; car Estelle savait encore que « la décence est la plus belle parure de la beauté. »

Après avoir contemplé la grâce de sa tournure, après avoir enjolivé une belle paille d'Italie d'un simple faisceau de bleuets et d'épis, Estelle partit pour la fête champêtre, où sa mise fut généralement admirée, et devint un modèle de toilette pour toutes les élégantes qui désirent unir les recherches du goût à la simplicité voulue dans les réunions de campagne.

— Les redingotes en gros d'été et gros de Naples, sont de très-bon goût pour les négligés; elles doivent être ornées de plusieurs collets formant pélerine. Le devant de la redingote doit être boutonné depuis le cou jusqu'au bas du jupon; on y adapte, pour toute garniture, une très-grosse gance perlée; et la ceinture doit être formée de même par une gance qui se noue sur le devant de la taille, et dont les bouts, extrêmement longs, sont terminés par un gland.

— On voit, depuis quelques tems, une charmante étoffe

qui  
éto  
do  
des  
leur  
bler  
Auj  
nou  
cho  
M.  
bler  
para  
écha  
parl  
mac  
A  
tres  
de  
repr  
—  
la t  
éto  
rucl  
qui  
garr  
peu  
seul  
une

L  
peti  
XII  
caba  
surr  
véri

qui doit rivaliser avec les plus jolis tissus écossais. Cette étoffe s'appelle *cotépal y ombrée*. Cette dénomination lui fut donnée, à juste titre, pour signifier que les couleurs de ses dessins, qui sont généralement des carreaux, confondent leurs nuances d'une manière tellement insensible, qu'il semblerait qu'on aperçoive l'étoffe à travers un léger nuage. Au près de ces nouvelles ombres, aussi variées que jolies, nous avons vu des *réalités*, non moins gracieuses, qui ont choisi, pour leur première apparition, l'élégant magasin de M. Burty, rue Richelieu, n°. 89. Ces *réalités*, qui ne semblent que trop appartenir au goût du jour, et qui pourraient paraître l'emblème du caractère de bien des gens, sont des écharpes appelées *bicolores*, c'est-à-dire, de deux couleurs parfaitement distinctes, telles que raisin corinthe et bleue, macassa et rose, etc.

Au près de ces écharpes bicolores, nous en avons vu d'autres qui étaient nuancées de quatre couleurs différentes; et de petits schalls carrés, dont les coins, également variés, représentaient quatre fichus réunis.

— Presque tous les chapeaux de sparterie et de gaze ont la tête forme polonaise. Les chapeaux habillés en gaze ou en étoffe, ont la passe ornée de trois rangs de blonde formant ruche vers le bord; d'autres n'ont qu'une blonde très-haute, qui fait demi-voile. Toutes les pailles de riz ou d'Italie se garnissent toujours de deux rubans différens. Sur les chapeaux paille de riz, forme habillée, on porte encore une seule longue plume nouée. Les bouquets sont séparés par une grosse agraffe, soit en paille soit en satin.

## L'ERMITE DE LA FALAISE,

### FAIT HISTORIQUE.

Le long des bords fertiles qu'arrose la Maudre, au pied du petit hameau de Chénevière, on apercevait, vers la fin du XII<sup>e</sup>. siècle, au milieu d'un massif de grands aunes, une cabane de joncs, simple et modeste asile d'un pieux solitaire, surnommé, par les habitans, l'*Ermitte de la Falaise*. Son véritable nom était Gaucher-de-Joigny, fils de l'illustre sei-



gneur de Château-Renard. A l'âge de dix-sept ans , n'étant encore que simple bachelier , le cœur du jeune Gaucher s'était élancé jusqu'à celui de la belle Amicie , fille aînée de Simon IV , seigneur de Montfort-l'Amaury. Les trois lustres d'Amicie , ses charmes , son esprit , ses talens , sa noblesse , lui attiraient une foule d'adorateurs , qui , tous à l'envi , aspiraient au bonheur d'être son époux. Gaucher se mit sur les rangs , et demanda sa main. Un rival plus heureux , c'était Jacques , fils de Pierre , roi d'Arragon , devait posséder la charmante Amicie. L'amour de Joigny s'indigna à cette seule pensée , et il fit parvenir un cartel au fils du monarque. Le brave Arragonais qui le reçut , vola bientôt à Montfort , où l'honneur et sa dame l'appelaient. Il trouva que son antagoniste n'avait pas été le dernier à se faire ouvrir les barrières du champ clos. La lance au poing , ils s'attaquent en présence d'une nombreuse assemblée. La beauté , qui fait l'objet du combat , les voit , et leur courage en est augmenté. Amicie souhaitait tout bas que la victoire demeurât au vaillant Joigny ; mais ses vœux ne furent point exaucés ; car , dans le même moment , Gaucher fut atteint d'un coup de lance si violent , qu'il tomba évanoui. Son rival , le croyant mort , s'empara de ses armes , qu'il vint déposer aux pieds d'Amicie. Cet hommage ne fit qu'accroître la haine qu'elle avait déjà pour le vainqueur , et sa tendre bienveillance pour le vaincu. Après avoir laissé tomber son voile , elle se retira les larmes aux yeux , et le cœur déchiré du même coup qu'avait reçu son ami. Cependant , peu d'instans après le combat , Joigny reprit ses sens. Combien il se trouva humilié d'être vaincu , sans même avoir été blessé ! . . . Confus , honteux , il s'abandonne à mille réflexions douloureuses. Ah ! se disait-il , me voilà déshonoré ; je ne suis plus digne à présent de la main d'Amicie ; allons cacher ma défaite dans quelque réduit ignoré... En parlant ainsi , il marchait toujours , et parvint , à la nuit close , jusqu'à la riante vallée de la Falaise , où , épuisé de fatigue , il s'endormit sur les rivages fleuris de la Maudre. Le lendemain , l'aurore naissante lui montra le spectacle ravissant de la jeune nature , alors parée de tous ses charmes. Il la comparait , en soupirant , à sa chère Amicie , et s'écriait : ô nature ! combien tu me paraîtrais plus belle encore , si mon amie pouvait t'admirer avec moi ! Il allait se livrer au déses-

poi  
ses  
fait  
où  
"  
" n  
" p  
I  
à se  
sa  
die.  
la p  
à te  
den  
tou  
froi  
des  
de  
ress  
que  
soli  
divi  
dits  
qu'  
lanq  
de  
glo  
dan  
litt

(  
frag  
113  
a d  
ren  
Par  
qui

poir que ce souvenir élevait en son ame, lorsque, portant ses regards sur un grand aune, que le hasard paraissait avoir fait naître au milieu de la rivière, positivement dans le lieu où elle tombe en cascades écumantes, il lut ces lignes :

« Quand le destin traverse vos projets, ne faites point, » mortels, comme cette bruyante cascade, et tâchez bien » plutôt de vous soumettre sans murmurer ».

Il crut trouver dans ces lignes un avertissement applicable à sa situation; il en profita, et prit la résolution de vaincre sa douleur, et de fixer sa destinée dans cette nouvelle Arcadie. C'était bien jeune se faire ermite; mais Joigny avait de la piété. D'ailleurs, un cœur ouvert à l'amour est accessible à toutes les autres affections, et celui du jeune chevalier ne demandait qu'à étendre les siennes sur tous les êtres qui l'entouraient. Il bâtit une cabane dans les environs, endossa le froc du cénobite, résolu de passer, auprès de la Maudre, des jours tranquilles, entre le culte de la divinité et l'amour de sa tendre Amicie. Mais ces deux sentimens avaient trop de ressemblance pour que le jeune anachorète ne se méprit pas quelquefois sur la nature de l'objet auquel il adressa les pieux soliloques qu'on a trouvés après sa mort; à moins que cette divinité ne fût, ainsi que l'ont prétendu quelques vieux érudits en matière d'amour, cette même Amicie de Monfort, qu'il avait si tendrement aimée. Ces soliloques, écrits en langue romane, nous ayant paru dignes, par leur antiquité, de piquer la curiosité, nous avons essayé, à l'aide d'un ancien glossaire, d'en traduire quelques-uns, que nous offrirons, dans un de nos prochains numéros, aux amateurs de la vieille littérature.

---

## VARIÉTÉS.

ON voit depuis quelques jours, dans les rues de Marseille, des fragmens épars d'une caravane de pèlerins, au nombre de 113, que le capitaine J. B. Bava, Sarde venant de Mogador, a débarquée, il y a un mois, au lazaret. Cette caravane se rend à la Mecque, pour visiter le tombeau du saint Prophète. Parmi ces pèlerins, on compte quatre femmes, et un Uléma qui paraît jouir d'une très-grande considération, et auquel



on porte le plus grand respect. Le costume et les mœurs de ces hommes ont quelque chose de singulier; ils nous rappellent les premiers degrés de la civilisation des peuples. Un manteau en laine blanche et admirablement groupé, est la seule robe qui leur couvre la tête et le corps jusqu'aux genoux; ils sont sans bas, et n'ont que des pantoufles de marroquin jaune. Leur teint est rembruni, brûlé par leur soleil d'Afrique; ils sont d'une haute taille, maigres et élancés; ils ont surtout la jambe d'une sécheresse extrême, et qui tient en quelque sorte de la jambe des chevaux arabes. Ces hommes jouissent, en général, d'une santé robuste. Pendant leur mois de quarantaine, ils n'ont pas eu la plus petite indisposition. Nul doute qu'ils ne doivent cette excellente constitution à leur régime alimentaire et moral. Ils ne vivent que de riz et de maïs, et mangent fort peu de viande. Quoique réunis en groupe, ils sont dans un silence continuel. Leur Uléma est toujours seul, et porte une robe et une toque noires. Pour faire leurs prières, ils se réunissent en cercle, et gesticulent beaucoup en se tournant vers certaine étoile du ciel. L'Uléma conduit et dirige leurs gestes.

L'observateur philosophe peut beaucoup réfléchir et apprendre, en voyant le physique et le moral de ces pèlerins, qui entreprennent un voyage si long, si périlleux, et avec une si grande dépense, uniquement par un sentiment religieux qui leur fait braver tous les dangers, et surmonter heureusement tous les obstacles. Que de réflexions à faire pour nos Européens sybarites, que tourmentent toutes les peines morales et physiques, qui sont inséparables de leur haut degré de civilisation!...

(*Journal de la Méditerranée*).

---

## THÉÂTRES.

---

### AMBIGU-COMIQUE.

#### *L'Auberge des Adrets.*

UN enfant, trouvé par un aubergiste, devenu par mille vertus l'objet de l'admiration de tout le canton, est sur le

point d'épouser la fille d'un riche ami de son père adoptif. Le moment arrive de signer le contrat; mais l'aubergiste croit de son devoir de faire cesser une longue erreur, et il fait au beau-père futur la confidence du véritable état de Charles. Nul renseignement, si ce n'est un papier sur lequel était écrit le nom de Marie Beaumont; mais les vertus de Charles, l'auberge qu'il reçoit en présent de noce, et son amour, lui tiennent lieu de famille. On passe par-dessus la petite difficulté, et on va célébrer la noce, quand... Ici, l'intérêt du public veut qu'on s'arrête; ce serait lui ravir le plaisir des sensations douces et terribles; des surprises intéressantes et épouvantables; des tableaux vrais et horribles; enfin, des situations neuves, tout à fait inattendues, mais faites pour étonner et effrayer l'amateur le plus intrépide du mélodrame.

Pendez-vous, auteurs de *la Femme à deux Maris*, créateurs des *deux Forçats*, pères de tous les scélérats, que la justice divine punit chaque soir, à dix heures un quart, aux boulevards: un génie nouveau plane à mille toises au-dessus de vos têtes; vous ne l'atteindrez jamais. *L'Auberge des Adrets* a atteint l'apogée du genre. Elle est étayée par une femme malheureuse, persécutée et mendiante, à laquelle votre sensibilité jetterait volontiers votre bourse; par le modèle de tous les scélérats présents, passés et à venir, à qui votre indignation jetterait une corde; et, pour comble de jouissance, le second volume de ce sujet extraordinaire, trouve encore l'art de briller auprès de lui, de compléter le plus inimitable de tous les tableaux; et votre reconnaissance, pour ses talens, lui votera aisément la même récompense qu'à son camarade. M<sup>lle</sup>. l'Évêque, de princesse née à l'Ambigu, est, dans le rôle de la mendiante, cent fois plus belle en linge sale que sous des habits de cour. Son ame, sa sensibilité, percent à travers des hideux haillons; et si, à son premier aspect, les cœurs se soulèvent, dès qu'elle parle, ils volent vers elle. Que dire de Firmin, le très-humble et très-obéissant serviteur du brigand en chef, que la litographie ne manquera pas de livrer au public, et que, si la police le rencontrait en sortant du spectacle, elle se ferait un devoir de le livrer aux tribunaux? Que dire de Frédéric? Ce ne sont ni les litographes, ni les peintres, ni les sculpteurs qui attendent sa tête; elle serait revendiquée de droit; elle ne peut, elle ne doit appartenir qu'au B...



Le talent de Frédéric, supérieurement secondé par Firmin, passe l'imagination. Il possède, à un degré supérieur, l'art de l'imitation; mais où a-t-il pris ses modèles? La Force, la Conciergerie, Bicêtre, les Galères, peuvent en fournir sans contredit; mais il est douteux encore qu'il ne leur soit pas supérieur. Les autres acteurs, dans cette pièce, ne sont presque que secondaires; mais leur jeu sage et les vertus dont l'auteur les a chargés, aident à former un ensemble parfait. Un jeune valet d'auberge, bien simple, bien ingénu et l'une des chevilles ouvrières de l'intrigue, est fort naturellement joué par le sieur Paul, qui s'avance chaque jour dans les bonnes grâces du public. Hélas! pourquoi le parfait ensemble de cet ouvrage est-il gâté par la présence d'un certain Gustave, à qui il ne manque, pour jouer les amoureux, et laisser croire au moins au public que sa maîtresse peut l'aimer, qu'une figure moins ingrate, une taille moins grêle, un organe moins élevé et une ame moins froide. Mais, s'il faut en passer par cette condition obligée pour voir *l'Auberge des Adrets*; s'il faut absolument souffrir Gustave, exprimant la sensibilité comme l'écolier qui reçoit la correction de la main d'un frère de la doctrine, au moins on est dédommagé par l'absence des sieurs Caron et Christmann.

Malgré les scènes horriblement repoussantes dont cet ouvrage est semé, on ne peut s'empêcher d'être entraîné par un *crescendo* d'intérêt, qui, s'il écarte la sensibilité, commande au moins la curiosité la plus vive. M. Benjamin, auteur de la *Pauvre Famille*, a fait doucement couler nos larmes; mais son *Auberge des Adrets* donne des crispations. N'importe, quitte à se remettre au moyen d'un verre d'eau sucrée, tout Paris voudra voir M<sup>lle</sup>. l'Évêque, Frédéric et Firmin. Nous croyons devoir inviter seulement le directeur de l'Ambigu, à ne pas laisser pénétrer les gendarmes dans la salle, dans la crainte d'une méprise, qui priverait le public d'un homme à talent et des plaisirs de la soirée. Cette pièce peut compter sur cent représentations.

*A ce Numéro est jointe la planche 146.*